

toute la communauté. Sidiah allait recevoir le baptême et s'asseoir à la table sainte.

Le matin même, la jeune Arabe, enfermée dans sa chambre, avait consommé, en faveur de sa nouvelle foi, une oblation dont on se figurera tout le prix. Prenant une à une chaque pièce de son costume arabe, elle leur adressa un dernier adieu ; puis elle tira du coin le plus discret de son armoire un volume du Coran qui l'avait suivie depuis Bône, et qu'elle tenait d'un saint marabout. Ce volume était considéré par elle comme une relique, presque comme un talisman ; elle le regarda quelques instants en silence puis, saisissant d'un seul coup tous ces objets, elle y mit courageusement le feu. Après avoir vu la flamme les consumer jusqu'au dernier, elle alla s'agenouiller devant un crucifix, jusqu'à un moment où la grille du chœur s'ouvrit devant ses pas.

Chacun admira sa grâce et sa modestie, son recueillement et sa piété. Arthur lui servit de parrain, et Mme de Ligneul de marraine. Au nom de Sidiah fut ajouté le nom de Marie.

Après la cérémonie, les trois amis se retirèrent dans un salon particulier.

—Ma mère, dit alors Arthur d'une voix grave et assurée, bénissez votre fille, et daignez me l'accorder pour femme.

Moins ignorante enfin de la vie, la nouvelle Marie baissa les yeux ; ses joues se couvrirent de rougeur, et son cœur battit avec force en attendant la réponse de sa mère adoptive.

—Mon enfant, dit Mme de Ligneul à Arthur, je n'ignorais plus tes intentions, bien que tu me les eusses cachées jusqu'ici ; je les approuve sans regret, et suis heureuse de te donner une femme dont l'âme est aussi pure que son beau visage. Si le monde trouve à redire à cette union, nous lui répondrons par notre bonheur.

Sidiah, que nous nommerons désormais Sidiah-Marie, entra ce jour-là dans sa dix-septième année ; malgré son zèle et les soins qu'on y avait mis, son éducation n'était qu'embauchée encore ; il fut donc convenu qu'elle resterait une année de plus dans sa retraite, et le mariage se trouva reculé jusqu'à ce terme.

VII.—L'HOTEL D'ALGER

Par un beau jour du printemps de l'année suivante, un grand nombre de curieux étaient rassemblés sur le quai de Toulon ; un paquebot allait y débarquer plusieurs chefs arabes nouvellement soumis.

En attendant, l'attention de ces oisifs fut attirée par le bruit d'une chaise de poste, qui s'arrêta devant la porte de l'hôtel d'Alger. On en vit d'abord descendre un jeune homme à la tournure martiale. Celui-ci offrit sa main à une femme d'un certain âge, qui pouvait passer pour sa mère ; puis, étant remonté dans la voiture, il reparut, tenant dans ses bras une jeune fille, dont la pâleur et la faiblesse faisaient ressortir la grande beauté. Plusieurs domestiques s'empressèrent à l'aider, mais il ne remit à aucun d'eux le soin de sa compagne.

Les nouveaux arrivés entrèrent aussitôt dans l'hôtel, et les curieux reportèrent leurs yeux vers la rade, car, le paquebot, tournant avec grâce, venait d'aborder au même instant.

Seph ou huit chefs arabes mirent lentement pied à terre, étalant aux regards des Toulonnais la magnificence du luxe oriental.

Le dernier seul se distinguait par la singulière austérité de ses vêtements. Il ne portait ni la veste ornée de pierreries, ni le turban de cachemire, ni les culottes brodées d'or, ni le yacatan étincelant qui paraient ses compagnons. Son costume était celui de simples Arabes du désert. Son turban de poil de chèvre, ses culottes noires, sa veste aux couleurs ternes, disparaissaient du reste à peu près sous le bernous de laine blanche, qui faisait ressortir sa grande taille et son air imposant.

Le journal de Toulon l'avait pourtant annoncé comme un cheik dont la conquête était fort importante....

Les chefs algériens descendirent à l'hôtel où la chaise de poste avait déposé les voyageurs ; et, par un de ces hasards qui semblent des jeux de la Providence, leur appartement se trouva contigu à celui de la jeune malade.

Ces deux appartements offrirent, le soir, un contraste aussi étrange que leur rapprochement.

Au fond d'une chambre faiblement éclairée, sur un lit aux blanches courines, Sidiah, plus blanche encore, était étendue dans un accablement mortel. Arthur tenait une de ses mains dans les siennes, et mettait tous ses soins à lui cacher ses inquiétudes. Mme de Ligneul arrangeait, avec la sollicitude d'une mère, les oreillers sous la tête de sa pupille. Dans cette jeune fille abattue par la douleur, on ne reconnaissait la jeune Arabe qu'à son impérissable beauté.

Elle succombait depuis quelques mois à une maladie de langueur, à laquelle les médecins ne donnaient pas de nom. Tous s'étaient accordés, dans une consultation suprême, à lui ordonner l'air natal, ce qui fut la dernière raison de la science. Mme de Ligneul et Arthur avaient aussitôt résolu de la conduire à Alger ; mais la fatigue de la traversée les effrayait pour elle, et l'on devait attendre, à Toulon, quelque amélioration dans son état....

—Mon ami, dit Sidiah à M. de Ligneul, ouvrez, je vous prie, cette fenêtre.

Et elle aspira délicieusement l'air de la Méditerranée.

—Oh ! que cette brise me fait du bien ! reprit-elle, elle arrive d'Afrique, n'est-ce pas ?

Alors ses yeux et ses joues s'animent d'un éclat qui rappelait ses plus heureux jours. Les rayons de la lune, qui se levait, vint à la caresser comme une statue de marbre....

—Bientôt elle tomba dans une profonde rêverie, Arthur et sa mère la contemplaient en silence, et n'osaient pas eux-mêmes se regarder entre eux.

Tout à coup, la malade se relève avec effort ; un tremblement rapide la saisit.

—Ecoutez ! s'écrie-t-elle vivement, n'entendez-vous pas ? Dites, oh dites-moi que ce n'est pas un songe !

En effet, un murmure étrange dominait le calme de cette heure. Arthur distingua ces mots prononcés en arabe, dans la chambre voisine :

—"Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. A tous deux rendons nos hommages !"

Puis les voix mêlées poursuivirent longtemps leur prière.

Sidiah écoutait en extase.... Tout son passé se réveillait à la fois.... et ses lèvres répétaient les mots qui frappaient son oreille.

Tant d'émotions brisèrent la pauvre enfant. La prière arabe n'était pas achevée, qu'elle tomba sans connaissance dans les bras de ses amis....

Pénétrons maintenant dans la chambre des croyants.... La prière du soir est terminée ; les Arabes, prosternés, embrassent la terre ; puis, se relevant tous à la fois, ils procèdent à l'ablution. Bientôt, assis en rond sur des coussins, ils se mettent à fumer dans de grandes pipes d'ambre, tandis qu'un serviteur de leur pays achève de préparer le café.

Ils nageaient dans le nuage embaumé depuis un quart-d'heure, lorsqu'un esclave du cheik au bernous vint lui apporter une lettre. Cette lettre l'attendait depuis une semaine à l'hôtel même où il était descendu.

Le cheik lut à la hâte, et son visage exprima un cruel désappointement ; puis, s'adressant à ses compagnons attentifs :

—Elle n'est point ici, dit-il avec un soupir. "Venez à Paris," m'écrit Ben-Amar. Adieu donc, mes frères, ajoutez-t-il en se levant aussitôt ; je pars pour Paris, où je vous attendrai.

Et l'Arabe quitta la chambre sans qu'aucun de ses compagnons essayât de le retenir ; sans que la voix du sang lui criât : —Arrête ! la fille que tu cherches en vain depuis quatre ans est là tout près de toi, derrière cette cloison, dans la chambre voisine !

Car cet Arabe était, en effet, Ben Abdalla, cheik del Biban, le père de Sidiah.

L'homme décapité qu'elle avait pris pour lui était le cheik d'une tribu limitrophe.

(La fin au prochain numéro.)

UNE MONTAGNE EN MARCHÉ

De la province de Liège nous arrive une histoire bien surprenante. C'est celle d'une montagne qui, sans crier gare, s'est mise en mouvement un beau soir, vers sept heures, et est descendue dans la vallée sur une distance d'environ cinquante mètres, avançant toujours, jusqu'à deux heures du matin, et broyant sur son chemin maisons, arbres et tout ce qui s'y trouvait.

Cette montagne, disons-le, était artificielle. Elle avait été formée lentement, par un travail de longues années, à l'aide des pierres, des schistes et des scories de toutes sortes, provenant de l'exploitation du charbonnage de la Haye, situé au-dessus de la montagne Saint-Gilles, près de Liège. Un mouvement du sol s'est produit, la pluie a-t-elle amené des tassements, des creux, et par suite des éboulements ? Toujours est-il que cette prodigieuse masse s'est affaissée brusquement, broyant tout sur son passage, pendant plusieurs heures, sans qu'on put rien faire contre cette ennemi inattendu, que de travailler au sauvetage des habitants des maisons qu'il devait renverser. Heureusement, il n'y a pas eu de mort d'homme à déplorer, mais les dégâts sont considérables.

Ce devait être un spectacle sinistre mais curieux que celui de cette masse paraissant obéir à une action surnaturelle, et renversant arbres et maisons devant elle comme des capucins de cartes ! L'obscurité de la nuit a dû, à un certain moment, compliquer d'une horreur particulière cette scène qui semble appartenir au domaine de la légende.

MM. Gravel et Thibault donnent avis au public, et en particulier à leur nombreuses pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Ecossais, Anglais et Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Mode, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez donc immédiatement pour choisir.

LA QUERELLE DE DISRAELI ET D'O'CONNELL

Un des épisodes les plus marquants dans la vie de lord Beaconsfield fut sa querelle avec O'Connell, le leader irlandais, dont, de nos jours, M. Parnell brigue la succession. Jamais, dans sa vie, M. Disraeli n'eut à souffrir autant dans son amour-propre pendant la période qui suivit le discours du célèbre agitateur irlandais, dont nous donnons le texte ci-après, et qui fut prononcé en réponse à une allocution que M. Disraeli avait adressée à Taunton, aux électeurs dont il sollicitait les suffrages.

Le discours d'O'Connell fut prononcé à un meeting de l'Union du Commerce à Dublin. O'Connell commença par faire allusion aux diverses attaques qui étaient faites journellement contre lui par des orateurs et des journaux anglais. Ensuite, il continua ainsi :

"Je dois avouer qu'une de ces dernières attaques m'a causé un grand étonnement. (Ecoutez ! écoutez !) C'est l'attaque faite dernièrement à Taunton, par M. Disraeli. (Ecoutez !) Dans les annales de turpitude politique, il n'y a rien de ce qu'on appelle "polissonnerie" qui puisse être comparé à cette attaque contre moi. Quels sont mes rapports avec cet homme ? Rien que ceci : En 1831, ou au commencement de 1832, le district de Wycombe devint vacant. Je le connaissais alors, non personnellement, mais je le connaissais comme auteur de deux ou trois romans. Il obtint une lettre d'introduction pour moi et m'écrivit, me disant que j'étais un réformateur radical, qu'il était également un radical (hilarité) et qu'il se proposait de défendre les intérêts des radicaux pour le district de Wycombe, où, disait-il, se trouvaient beaucoup de personnes ayant ces mêmes idées et sur lesquelles mon opinion exerçait une grande influence, de sorte qu'il me serait obligé de lui écrire une lettre pour le recommander comme radical.

"Sa lettre était tellement déterminante à cet égard que je fis immédiatement droit à sa demande et que le composai, le mieux que je pus, une épître pour lui. J'ai l'habitude d'écrire des lettres, messieurs, (Bravos. Hilarité) et M. Disraeli trouva ma lettre si bonne que non-seulement il la fit autographier, mais encore imprimer et afficher. C'était, en réalité, sur la base de cette lettre qu'il sollicita les votes. Néanmoins, il échoua, mais ce n'était pas ma faute (Hilarité). Je ne lui demandais aucune reconnaissance, mais je pense que, s'il avait eu quelque sentiment de dignité, il aurait dû comprendre que je lui ai fait une politesse au moins, sinon rendu un service et qu'il n'aurait pas dû y répondre par des énormités les plus stupides. (Ecoutez, écoutez. La prochaine occasion où j'en de ses nouvelles, j'appris qu'il s'était présenté comme défenseur des intérêts radicaux à Marylebone, où il échoua encore. Ayant échoué deux fois comme radical, il devait faire l'affaire des conservateurs (hilarité) et naturellement il se rallia à un comité conservateur et posa sa candidature en deux ou trois endroits (hilarité bruyante).

"A quoi est-il occupé maintenant ? Naturellement à abîmer les radicaux et à encenser le roi et l'Eglise, en bon conservateur qu'il est (nouvelle hilarité). A Taunton ce mécréant a eu l'audace de me qualifier d'incendiaire ! Comment donc ! en 1831 j'étais un plus grand incendiaire qu'à présent—si jamais je l'ai été—(hilarité) et si je le suis il l'est deux fois, pour s'être servi de moi. (Bravos et hilarité) Ensuite il m'appelle traître. A cela je réponds que c'est un menteur. (Bravos). Il est un menteur en action et en parole. Sa vie est un mensonge vivant. Il est une calamité pour son espèce. Quel doit être l'état d'une société qui peut tolérer un tel individu qui a l'audace de débaler un jour un jeu de principes, d'obtenir une assistance politique, à cause de ces principes, et de professer un autre jour des principes diamétralement opposés ? Sa vie, je le répète, est un mensonge vivant.

C'est l'homme le plus dégradé de son espèce et du genre, et l'Angleterre se dégrade en tolérant ou en admettant dans sa société un mécréant d'une nature aussi abominable, insensée et atroce que la sienne. (Bravos). Mon langage est violent et je dois m'excuser, mais je vais vous dire pourquoi je dois m'excuser. La raison est que, s'il y avait dans la langue anglaise des termes encore plus violents, je les emploierais, car il n'y a pas de terme assez violent pour qualifier un misérable de son espèce. (Bravos et hilarité). C'est justement l'homme qu'il faut aux clubs conservateurs. Je crois que si M. Robert Peel ne s'était pas trouvé là lorsqu'il fut appelé au ministère, ce garçon-là aurait tenté de prendre sa place. Il est assez faux, assez dépravé, assez égoïste pour devenir le leader qu'il faut aux conservateurs. C'est le conservatisme personnifié. Son nom indique qu'il descend des Juifs. Son père s'est converti. Il s'en trouve mieux dans ce monde, et j'espère qu'il s'en trouvera même aussi dans l'autre monde. On a pour habitude de mésestimer cette grande nation—les Juifs. Ils sont persécutés cruellement par des personnes qui se disent chrétiennes, mais aucun persécuteur n'a jamais été un chrétien. La persécution la plus cruelle à laquelle ils sont exposés, est celle dont leur caractère souffraient par les noms ignobles dont leurs calomnieurs les accablaient avant d'accomplir leurs atrocités. Ils souffraient plus de la calomnie que des persécutions violentes et de la tyrannie des tortures corporelles. J'ai le bonheur d'être lié avec quelques familles juives à Londres, parmi lesquelles se trouvent plusieurs dames les plus accomplies ou des hommes les plus humains, les plus cordiaux, les plus nobles ou les mieux élevés que j'ai jamais vus. (Ecoutez, écoutez). Je ne veux donc pas, en parlant de Disraeli comme d'un descendant des Juifs, lui faire un reproche de ce chef. Jadis, c'était le peuple élu de Dieu.

"Cependant, il y avait parmi eux des mécréants, et c'est sans doute d'un de ceux-là que Disraeli descend. Il possède précisément la qualité du mauvais larron qui mourut sur la croix et qui, je pense décidément, devait s'appeler Disraeli. Or, comme je vois que le Disraeli actuel descend de celui-là, et sous l'impression de cette conviction, je pardonne comme le Christ, à l'héritier légitime du voleur impie qui mourut sur la croix. (Bravos bruyants mêlés de rires.)"

Après une riposte aussi violente dans des circonstances normales, un duel eût été inévitable. Mais, O'Connell qui était très religieux avait, en 1815, tué un adversaire en duel, et fait publiquement le vœu de ne plus se battre. Précisément, le même jour où O'Connell avait appliqué à Disraeli cette volée de bois vert, son fils s'était battu contre un adversaire de son père, dont il s'était fait le champion. C'est donc à lui aussi que s'adressa Disraeli. Mais les circonstances n'étant pas les mêmes, il essaya un refus qui fut suivi d'une correspondance injurieuse de part et d'autre et qui se termina par une lettre de Disraeli à O'Connell, dans laquelle il lui rend insulte pour insulte, soufflet pour soufflet. O'Connell avait rappelé l'origine juive de son adversaire ; celui-ci répliqua en l'appelant "serf héréditaire." En outre, comme O'Connell avait renoncé aux honneurs splendides de sa profession d'avocat pour défendre les intérêts de ses électeurs et acceptait de ceux-ci une rémunération, cela lui valut de la part de Disraeli l'épithète de "mendiant politique."

La lettre termine par le désir ardent de se mesurer avec son redoutable adversaire sur le terrain de la discussion, lorsqu'il aurait réussi lui-même à faire partie de la Chambre des Communes.

Ce désir ne fut exaucé qu'en 1837.

On reprochait à un financier certaine opération hasardeuse.

—Cela ressemble fort, lui dit-on, à prendre l'argent dans la poche des autres.

—Et où voulez-vous que je le prenne ? répondit le mercadet cynique.